

Sapin, *Parfums*, Philippe Claudel, 2014

On dit du Vosgien qu'il est mi-homme mi-sapin, pour moquer son caractère taiseux et sa rudesse. Loin des forêts de sapins, je vis au ralenti. Il me semble qu'on m'a déraciné. Me manquent leur constante verdure, leur ampleur éployée, leur odeur luisante de résine, leurs inoffensives aiguilles. Mon père, avant la guerre, est bûcheron, paysan, ouvrier chimiste. L'après-guerre fait de lui un policier mais qui n'oublie jamais ses forêts. Sa maison natale s'y encastre. Bois sombres qui montent en pente jusqu'à la roche de la Soye, les ruines du château de PierrePercée, le col de la Chapelotte où tant de combats sont livrés durant la Première Guerre jusqu'à en garder toujours les meurtrissures. Il travaille sur bien des coupes dans la vallée de la Plaine, rivière aux eaux parcourues de truites et de vairons, bordée par une ancienne voie romaine, sous la haute domination du Donon au sommet duquel un temple de grès célèbre le culte de Velléda. C'est un des lieux les plus enrésinés de France. On ne peut échapper aux sapins vieux ou jeunes, noirs, immenses, d'une majesté quasi carolingienne, ou bien aux épicéas serrés en brigades le long des sentiers. Pique-nique. On charge la 4 L de paniers, de couvertures, de sièges pliants, de réchauds, de saladiers, de boules de pétanque et de raquettes de badminton. On ne va guère loin. On revient au lieu d'enfance, près d'un petit ruisseau au cœur d'une forêt dans laquelle on pénètre grâce à un chemin de sable rose. Notre coin. Le soleil est chassé au-delà des ramées. L'ombre sent la sève et la mousse. Le ruisseau bleuit les doigts si on les y laisse trop longtemps. La bière et le vin y prennent rapidement le frais. Nous accompagnent souvent Oncle Dédé et Tante Jeanine, et mon autre tante, Paulette, que j'ai toujours connue veuve, son mari Nénesse étant mort avant ma naissance, électrocuté dans un atelier de la Saline. Nous posons sur des photographies format 6 x 9 aux bords

crénelés, assis autour d'une table de camping. Sourires, maillots de corps et ventres pleins. Les sapins nous enveloppent de leurs basses branches. C'est un monde de quiétude, de bruissements d'abeilles, de cheminement de limaces, de fourmilières pharaoniques, de geais qui filent, bleus, laissant parfois tomber une plume blanche chamarrée de gris que je plante dans mes cheveux. Je fouille les mousses qui retiennent même au plus chaud de l'été toujours un peu d'humidité, une spongiosité tourbée. J'en arrache parfois des coussinets et les pose sur mes cuisses. Ici, je peux me salir, me rouler dans les fougères, me grimer en barbouillant mes joues de terreau qui sent la racine de bruyère. J'ai le droit. Je caresse le tronc des sapins. Mes paumes se poissent d'une résine qui ressemble à des larmes. Je détache des cristaux odorants comme des bonbons pour la gorge et qui s'agglutinent sur les plaies de l'arbre. Des pics les ont forés de leurs becs vachards. Pics-verts, pics épeiches surnommés culs-rouges, gros oiseaux terrassiers. Le temps ne passe pas. J'entends les rires des adultes qui digèrent. Je mange ce que je trouve, faines, framboises sauvages, myrtilles, mûres, jeunes bourgeons. Je voudrais être un chevreuil. Au retour, je m'endors dans la voiture, enroulé dans mes songes animaliers et dans une couverture sur laquelle, des jours plus tard, on trouve encore des aiguilles de sapin et des cristaux de sable.